

CONCOURS DE LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME

Écrits pour la fraternité – Année scolaire 2013/2014

Je joue dans les champs du monde

Marine BOULANGER

Première CAP EBénisterie

LYCEE LAVOISIER 19100 BRIVE

UN CHOC

Elle, c'est Marine, jeune fille de seize ans. Élevée par une mère aimante, attentionnée et par un père instable et bien trop absent. Il est pompier, toujours prêt à tout pour sauver la vie des autres mais certainement pas celle de sa fille. C'est pour ça que maintenant elle a préféré vivre avec sa sœur, trop de conflits avec son père, elle se dit que rien ne changera jamais, elle se contente de cette situation et voit sa mère de plus en plus malheureuse. Elle est banale et n'a pas vraiment de soucis à part sa situation, et puis ce n'est pas son genre de se plaindre. Elle se contente de ce qu'elle a et ne se pose pas de questions. Elle a de long cheveux bruns et ne dépasse pas les un mètre soixante. Elle vit dans une petite ville du Sud-Ouest de la France. Elle aime lire, ça lui permet de s'évader. Se lever chaque matin, à la même heure pour aller au lycée, avoir les mêmes cours, chaque semaine. Ses journées se suivent et se ressemblent. Cette routine lui pèse, mais rien ne change et tout reste stable, la vie suit son cours tout autour d'elle, elle voit les gens vivre, courir vers un but qu'eux mêmes ne connaissent pas, mais elle ne dit rien, elle continuera d'avancer quoi qu'il arrive, elle ne veut pas se démarquer de tous les autres, c'est bien trop risqué de nos jours, surtout s'intégrer parmi la masse, devenir « tout le monde », suivre les ordres, travailler et se construire une vie avec l'apparence du bonheur, tout doit toujours aller pour le mieux.

Pendant les vacances scolaires, elle ne part pas, mais là c'est différent. Grâce à son père et à l'amicale des pompiers, ils vont partir. Elle ose à peine y croire. Elle qui a tant entendu parler du Maroc. Elle rêve depuis si longtemps de pouvoir partir vers une destination comme celle-ci. Les images se bousculent dans sa tête, les paysages merveilleux s'étendant à perte de vue, le soleil, la chaleur, les plages de sable fin, la mer, le bonheur. Le voyage est prévu pour avril, elle est si pressée.

Il est 5h45 quand son réveil sonne, l'avion décolle à 9h30 mais elle a un long trajet jusqu'à Toulouse. Lorsque enfin le bus arrive à l'aéroport, l'excitation est palpable, c'est nouveau pour elle tout ça, elle ne sait pas où donner de la tête, elle est perdue. Toute cette nouveauté, cette foule incroyable, ça lui fait peur. Alors elle suit le groupe, et comme tous les autres, elle doit passer la fouille. Le détecteur sonne, le stress monte, c'était son appareil dentaire, ça fait rire le contrôleur alors elle esquisse un sourire à son tour, soulagée. C'est dingue tous ces couloirs qu'il faut traverser, mais enfin elle aperçoit la piste de décollage et l'avion dans lequel elle sera dans quelques minutes. Elle s'installe, par chance sa place est juste à côté de celle de sa mère; elle n'ose pas le dire mais elle a peur, jamais elle n'a pris l'avion, elle entend la voix de l'hôtesse de l'air, d'abord en français, puis en anglais et ensuite certainement en japonais ou en chinois. Elle a les mains moites. L'avion décolle enfin, c'était pas si effrayant se dit-elle. Elle parcourt le paysage des yeux, elle voit les montagnes puis la mer, les hôtesse passent quelques fois pour s'assurer que tout va bien et proposent quelques rafraîchissements et des sandwiches. Mais elle n'a pas faim. Quand l'avion commence sa descente, elle s'étonne, le paysage a changé. Des étendues de terre à perte de vue d'abord, avec des maisons en piteux état. A moitié construites seulement dirait-elle. Soudain, elle sent un choc. Elle aperçoit l'aéroport de Marrakech, l'avion se pose enfin.

Dehors, la chaleur est accablante, ici, elle ne connaît rien. Elle récupère sa valise et monte dans le bus qui les conduit à l'hôtel. Il y a des fleurs, pourtant autour d'elle tout a l'air tellement triste, les trottoirs sont défoncés, les gens errent sans qu'on puisse savoir où ils vont, il y a des enfants qui courent un peu partout. Pourquoi sont-ils là ? Pourquoi ne sont-ils pas à l'école ? Dans leurs yeux, aucune vie, on dirait qu'ils marchent pour continuer à vivre mais sans aucune conviction, les gens en moto ou en scooter ne portent pas de casques, le changement est frappant. Son sourire s'efface au fur et à mesure que le bus avance. Quelques minutes plus tard, le bus s'arrête devant l'hôtel, situé en plein centre ville. Jamais elle n'avait vu un tel bâtiment, d'une telle envergure. Comment avaient-ils fait pour bâtir un édifice pareil ?

Elle a mal aux jambes, elle est heureuse d'être arrivée mais une fois encore, sa désillusion est grande. A l'intérieur, une épaisse fumée blanchâtre lui fait tourner la tête, ici il n'est pas interdit de fumer dans les lieux publics. Elle se hâte alors vers l'ascenseur et part installer ses affaires. Plus tard, elle rejoint les autres, on lui expose le programme de la semaine. On est lundi et la journée est déjà presque terminée, les activités débiteront seulement le lendemain. Marine part au bord de la piscine se détendre un peu, elle y reste de longues minutes perdue dans ses pensées. Elle se pose tant de questions. Elle décide d'aller manger et dîner avec sa mère. Une fois le repas terminé, épuisée de cette journée, elle monte dans sa chambre et se couche. Elle dort peu et passe une nuit agitée, elle n'a pas l'habitude de cette chaleur, puis les personnes et les paysages qu'elle a vus en venant à l'hôtel lui occupent l'esprit, elle n'arrive pas à s'en défaire.

Il est 6h30 quand son réveil sonne et comme pour bien débiter la semaine, le programme stipule qu'aujourd'hui ce sera visite de la médina. Marine, elle, elle ne sait même ce que c'est, la médina, mais elle n'ose pas demander de peur de se sentir bête. Alors elle suit le groupe et monte dans le bus. C'est alors que toutes ses questions refont surface. Par terre elle voit des tas d'ordures jonchant le sol déjà en mauvais état. On dirait un immense marché, et puis, il y a tellement de monde. Quelques fois des voitures klaxonnent, on ne sait pas pourquoi, c'est si lointain et en même temps si proche. Il y a tellement de trafic qu'on ne sait plus où donner de la tête. Le bus s'arrête devant un mur en terre cuite, il est si grand qu'on ne voit pas au-delà, seul les quelques trous faits dedans permettent d'entrevoir quelque chose. Marine descend du bus et une odeur nauséabonde la frappe. D'où vient-elle ? Est-ce toute cette saleté qu'elle voit ? Pourquoi cette ville est-elle si sale ? Pourquoi faire croire que c'est une destination de rêve alors qu'en réalité ce n'est qu'une poubelle à ciel ouvert ? Et où vont tous ces enfants ? Que font-ils toujours dans la rue avec le ballon aux pieds ?

Ce qui se déroule sous les yeux de Marine la dégoûte et ce n'était rien à côté de ce qu'elle allait voir tout au long de la journée. A cause de la chaleur, elle s'est vêtue d'un tee-shirt et d'une jupe. Mais pourquoi la regarde-t-on de cette manière ? C'est vrai que toutes les femmes là-bas portent le voile. Elle s'en veut déjà de s'être habillée comme ça, les garçons la regardent d'un air si désagréable qu'elle se sent mal à l'aise, elle se fond alors dans la foule pour ne plus qu'on la remarque. Le groupe commence à marcher et passe ce fameux mur. Elle ne pensait pas pouvoir voir pire qu'auparavant mais le spectacle qui se déroule sous ses yeux lui fait avoir un haut-le-cœur, quel cauchemar ! Comment les gens peuvent-ils vivre dans une telle misère ?

Chaque maison est faite de taules et d'autres matériaux certainement récupérés de part et d'autre dans cette ville. Aucune n'est vraiment correcte ou habitable. Pourtant, un tas de pauvres gens vivent ici. Mais pourquoi ont-ils l'air heureux ? Ils ne se doutent donc pas que leur luxe n'est rien comparé au nôtre ? Ne connaissent-ils rien d'autre que la misère et la pauvreté ? Au cours de la balade, les choses ne s'améliorent en rien. Des gens assis à même le sol et vêtus pauvrement mendient sans jamais rien obtenir, ni même un sourire. Mais que font ces gens de leur misérable existence ? Seraient-ils réduits à ça toute leur vie ?

Il n'avait pas l'air heureux, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Parmi eux, des enfants dans la même négligence. En France, on nous parle d'avenir, mais qu'était-ce pour eux, l'avenir ? En avaient-ils au moins un ? Avaient-ils un but, un espoir ? Qu'espéraient-ils de la vie ? Quel signification le mot «paresser » pouvait-il bien avoir pour eux ? Ou encore celle du mot rêver. En avait-il au moins le droit ? Où le rêve pouvait-il bien s'arrêter pour eux qui n'avaient rien sur quoi rêver ? Pouvait-il au moins exister ?

La visite suivit son cours comme si tout ça était normal. Le groupe poursuivit son chemin dans d'étroites ruelles toutes plus sales les unes que les autres. Il était aux environs de 18 heures lorsqu'ils arrivent dans ce lieu paisible et propre. Marine a l'impression d'avoir marché des jours et des jours, elle est rentrée épuisée à l'hôtel. Aux oubliettes le dîner, tout ce qu'elle voulait c'était se reposer.

C'est sa musique préférée qui la sortit de cette nuit longue et réparatrice. Elle se leva avec enthousiasme et alla prendre une douche avant de descendre au self pour prendre son petit-déjeuner. Elle avait sympathisé avec quelques adolescents de l'hôtel et pris le temps de discuter longuement avec eux. Il était 9h lorsque le nom de sa mère s'afficha sur son portable.

« -Allo, chérie ?

- Oui, maman ?

- On va bientôt partir, rejoins-nous au bar. »

Marine raccrocha. Aujourd'hui, ils partaient tous en 4x4 et ils avaient une longue route avant d'arriver. Elle se mit en quête de trouver une bouteille d'eau pour le voyage. Trente minutes plus tard, ils étaient en route et quatre heures après ils arrivaient enfin à destination. Ils visitèrent une vieille église en ruine puis pour rejoindre le restaurant où ils étaient attendu le midi, ils passèrent par de petites routes sinueuses et en mauvais état. Ils firent une pause à mi-chemin dans un petit village perdu. Un tas d'enfants marocains s'approchèrent, pauvrement vêtus, laissant apparaître leurs côtes, et leurs corps bien trop maigres. Que voulaient-ils ? Puis la plus grande de toutes s'approcha et nous demanda si nous n'avions pas à manger ou à boire, de l'argent pour pouvoir continuer de vivre.

Marine avait mal, elle souffrait tellement de voir ça. Elle se haïssait de ne pouvoir rien faire pour eux et pour tous les autres enfants qu'elle avait vus avant, elle se haïssait encore plus car sa souffrance n'était rien à côté de celle de ces enfants, trop d'adolescents comme elle se plaignaient du comment ils vivaient. Parce qu'eux au moins, ils vivaient, oui, quoi qu'ils disent, ils étaient heureux. Les enfants qu'elle regardait mendier à ce moment-là, tentaient eux, non pas de vivre, mais de survivre. Misérable vie à laquelle ils avaient droit, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Rien qu'une silhouette, une enveloppe corporelle, un fantôme. La journée se termina sur ce malheureux souvenir et le jour suivant ne fut pas meilleur que celui-là, ni aucun autre d'ailleurs.

Du souk, jusqu'aux plages ensoleillées d'Essaouira, chaque endroit se ressemblait. Toute la pauvreté du monde ? Marine aurait cru qu'elle était rassemblée ici, ainsi que la saleté et le malheur. A croire que tout ça avait fini par faire bon ménage avec les enfants de là-bas. Ils ne connaîtront jamais rien d'autre se dit-elle, les yeux perdus dans le bus pendant le trajet. En descendant, il y avait toujours cette odeur nauséabonde pour rappeler à Marine que jamais elle n'oublierait tout ça. De part et d'autre du marché, des personnes vendaient de la viande, exposée en plein soleil, avec un nombre incalculable de mouches posées dessus. Faute de moyens, les frigos étaient rares voire inexistants. Des immondices jonchaient le sol donnant à cette ville une impression d'anarchie. Tout ce bruit et ce bazar firent tourner la tête de Marine, des insultes et de grands cris étaient lancés sans qu'elle puisse rien en comprendre. Elle voulait partir, tout ce qu'elle voulait c'était rentrer.

La fin de la semaine approchait, il ne restait plus qu'une journée et elle retrouverait enfin sa chambre, ses habitudes, son confort, sa vie. Elle passa ses dernières heures au bord de la piscine de l'hôtel, ici tout n'était que luxe et grandeur mais lorsqu'on franchissait la sortie, tout s'écroulait, le monde changeait, tout ça n'était qu'illusion, une fausse image donnée bien trop souvent à cette ville.

A neuf heures précises, après avoir dîné, elle monte dans sa chambre, prépare sa valise pour le lendemain matin. Rien que l'idée de revenir enfin chez elle la fait s'endormir aussitôt une fois ses bagages bouclés. Il ne reste plus que le trajet en avion, elle se dit que ça ira vite, qu'elle n'a plus peur, et que l'essentiel est que le cauchemar prenne fin. Quand le groupe se met enfin en marche vers l'embarcadère, elle ne se retourne pas, mais elle pleure, de tout le malheur qu'elle a pu voir, de toute cette tristesse dans les yeux des enfants, de ce gâchis que la vie a fait. Dieu n'existe pas. Le malheur, oui. Et elle, elle part tranquillement retrouver sa belle vie. Jamais auparavant elle ne s'était sentie si impuissante comme elle se sentait impuissante à cet instant précis, mais il en était ainsi. Personne, avant elle, n'avait changé les choses alors ce ne serait pas elle non plus.

Elle dort dans l'avion et ne se réveille que lorsque l'avion se posa. Elle se sentait soulagée, légère d'être de retour en France, mais des souvenirs plein la tête, ce voyage, bien que triste, lui avait été des plus bénéfique pour son éducation comme pour sa vie. Jamais plus elle ne verrait les choses de la même manière, tout ça l'avait fait réfléchir, grandir... A 16 ans, elle savait, elle avait vu la misère, et l'avait côtoyée d'assez près pour maintenant vivre heureuse.

Voilà, Marine, c'est moi ; le choc que j'ai ressenti, c'est le mien.